



Bernard Palissy (1510-1590), près de trois siècles de malentendus de la part des géologues, qu'il convient de dissiper à l'occasion de son 500e anniversaire

Jean-Claude Plaziat

► To cite this version:

Jean-Claude Plaziat. Bernard Palissy (1510-1590), près de trois siècles de malentendus de la part des géologues, qu'il convient de dissiper à l'occasion de son 500e anniversaire. Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie, 2010, 3ème série (tome 24), pp.131-151. hal-00913946

HAL Id: hal-00913946

<https://hal.science/hal-00913946>

Submitted on 4 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX DU COMITÉ FRANÇAIS D'HISTOIRE DE LA GÉOLOGIE (COFRHIGÉO)

TROISIÈME SÉRIE, t. XXIV, 2010, n° 7
(séance du 8 décembre 2010)

Jean-Claude PLAZIAT

Bernard Palissy (1510-1590), près de trois siècles de malentendus de la part des géologues, qu'il convient de dissiper à l'occasion de son 500^e anniversaire

Résumé. L'oubli actuel de Bernard Palissy, précurseur de la géologie, peut être justifié en partie par les erreurs d'appréciation de nombreux géologues, de Jussieu, Réaumur (et Fontenelle), à Faujas de Saint-Fond, Brongniart, Munier-Chalmas, Orcel et... Plaziat. François Ellenberger a commencé à rectifier ces interprétations et nos recherches récentes permettent de faire la part des admirables innovations de Palissy. Ses créations céramiques authentifiées par les fouilles des Tuileries suggèrent que la plupart des « *rustiques figulines* » correspondent à une création de près de deux siècles postérieure, imitée jusqu'au début du XX^e siècle, où les moulages de fossiles lutétiens et cuisiens n'ont rien à voir avec les fossiles correctement interprétés, pour la première fois, par Palissy.

Mots-clés : géologie – fossiles – moulages – céramiques – XVIII^e siècle – XIX^e siècle – XX^e siècle

Abstract. The present oblivion of Bernard Palissy, as a forerunner of the geologists, may be justified by the misreadings of the geologists Jussieu, Réaumur, Faujas de Saint-Fond, Brongniart, Munier-Chalmas, Orcel and... Plaziat. François Ellenberger was the first to amend these misinterpretations and our late researches show the deserving accuracy of many of the Palissy's innovations. The authentic ceramics, found in the Tuileries excavations, suggest that most of the "*rustiques figulines*" with fossils belong to a type created nearly two centuries later and copied until the 20th century, where the molded fossils of Lutetian and Ypresian ages are irrelevant to the fossil shells at first correctly interpreted by Palissy.

Key words: geology – fossils – casts – ceramics – 18th century – 19th century – 20th century

Introduction

Il y a vingt ans déjà que j'ai entretenu notre Comité, pour la première fois, de Palissy et des moulages de fossiles observés sur les pièces de vaisselle décorative, à décor d'animaux et de plantes, que l'on nomme « *rustiques figulines* » depuis Palissy, puisqu'il en est l'inventeur proclamé. Ces fossiles font partie d'une série de malentendus aujourd'hui explicables. Les géologues sont en effet, pour une part, responsables des erreurs qui ont alimenté les mythes acceptés depuis le XVIII^e siècle : sur la foi de grands noms de l'Académie on a crédité Bernard Palissy de démonstrations scientifiques qui ne sont pas les siennes. D'autre part, les collections de céramiques des musées les plus prestigieux ont accepté jusqu'à ces dernières années les pièces comportant des fossiles comme les plus caractéristiques des productions du céramiste Bernard Palissy, avec la caution d'Alexandre Brongniart... et la mienne (*in* Ellenberger, 1988).

Ces erreurs de lecture et d'attribution n'ont été dénoncées qu'à partir des vingt dernières années (Ellenberger, 1988 ; Perrin, 1998 ; Plaziat, 2009, 2010, 2011), depuis que la gloire de Palissy, vraiment excessive au XIX^e siècle, a subi une éclipse presque totale, permettant une approche plus objective. Les découvertes récentes concernant les « *rustiques figulines* » authentiques et une plus complète analyse des textes révèlent pourtant les mérites considérables de l'émailleur (plus que du céramiste) et d'un des plus importants précurseurs de la géologie, de la paléontologie et de l'hydrogéologie, qu'il serait injuste de placer en dessous de Léonard de Vinci. La chasse aux nombreuses « *rustiques figulines* » indûment attribuées au céramiste Palissy est aujourd'hui ouverte dans les musées, en partie sur des critères qui tiennent compte de l'exclusion des pièces comportant des fossiles. Les géologues du XXI^e siècle sont donc invités à participer à l'effort des historiens de l'art pour effacer près de deux siècles de méprises, dont leurs prédécesseurs paléontologistes sont en partie responsables.

Bernard Palissy et les géologues

Ce « *vieux fou* » de Palissy est mort oublié à la Bastille, en 1590 (ou 1589), en raison de son obstination à professer le calvinisme en des temps maudits pour un esprit aussi inflexible en matière de religion que tenace dans sa recherche technologique concernant les émaux sur céramique et dans sa volonté de compréhension de la nature. Prisonnier depuis 1588, n'ayant rien publié depuis 1580, son oubli dure presque 150 ans, sauf pour les admirateurs protestants du martyr de la religion, à la suite d'Agrippa d'Aubigné (1616-1720), qui n'a pas hésité à embellir la réalité. Il a pourtant publié deux ouvrages, en 1563 et en 1580, qui exposent ses conceptions dans bien des domaines et glorifient sa vie de protestant persécuté et d'inventeur sans le sou.

C'est en 1718, qu'Antoine de Jussieu révèle aux académiciens l'existence et les mérites de ce précurseur de la géologie... par une lecture trop rapide qui l'honore abusivement de la découverte du va-et-vient des mers au cours des temps géologiques. Cette affirmation erronée

est devenue une gloire longtemps incontestable, à travers Fontenelle (1720), secrétaire de l'Académie royale particulièrement écouté. Celui-ci se contente de paraphraser, dans son histoire de l'Académie, le commentaire de Réaumur qui écrivait, dans le même volume, au sujet des faluns de Touraine, et qui, lui-même, reprenait sans autre examen la louange de Jussieu, célèbre botaniste, mais aussi géologue lorsqu'il traitait, en 1718, des « *impressions de plantes... sur certaines pierres... du Lionnais* », concernant les fougères du Carbonifère. Le psittacisme n'est pas une nouveauté de notre siècle !

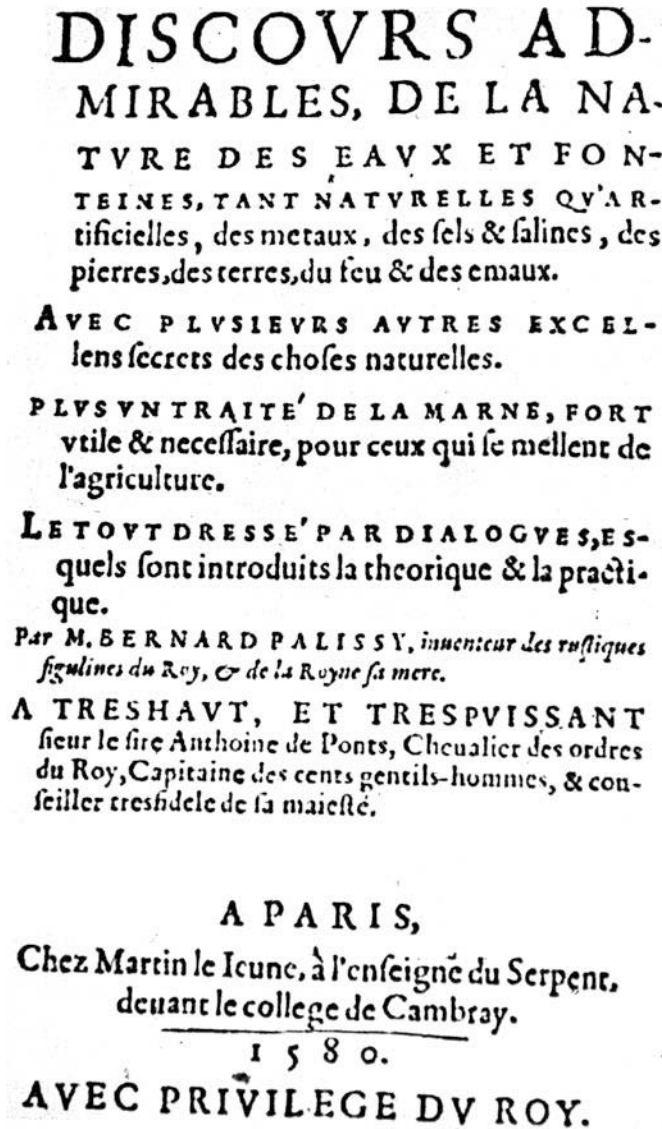


Figure 1. Frontispice des *Discours admirables* (1580), dans l'édition originale. Un des rares exemplaires identiques à celui qui est conservé à la Bibliothèque nationale, qui a servi de base à la réédition par Faujas de Saint-Fond et Gobet.

Ce sont donc des précurseurs de la géologie, sinon des géologues, qui inaugurent la réhabilitation de Palissy en tant que « *savant* » décrivant et expliquant les processus géologiques les plus fondamentaux, de la fossilisation aux transgressions marines, dans ses *Discours admirables* (1580). Depuis lors, la liste est longue et honorifique des géologues qui ont célébré les mérites de Bernard Palissy comme le premier Français digne du nom de géologue (avant la lettre), le premier en Europe (... donc au monde !).

Malheureusement, c'est à partir d'une lecture superficielle, incorrecte puisqu'on a imaginé, et non lu, qu'il considérait les fossiles du Crétacé saintongeais, du Tertiaire parisien et du Jurassique de Lorraine (récoltés en bordure des Ardennes, lorsqu'il séjournait à Sedan, à partir de 1572) comme des espèces marines. Il a fallu attendre François Ellenberger (1988) pour que soit révélé comment une obéissance trop littérale aux Saintes Écritures lui a interdit de déduire des fossiles observés loin des côtes du royaume des derniers Valois, que la mer où vivaient ces « *poissons armés* » les a déposés sur le continent européen. Palissy a préféré imaginer une convergence morphologique systématique des coquilles continentales anciennes (vivant dans des lacs, des fleuves ou des cavités souterraines) avec les coquilles actuelles de la « *Mer Océane* » (l'Atlantique), tropicales et tempérées. Son véritable mérite, en revanche, est d'avoir réfuté par des arguments de terrain (taphonomie) et par ses observations du mode de vie des mollusques littoraux (éthologie) l'explication de cette localisation par l'action miraculeuse du Déluge biblique, jetant les coquilles marines à l'intérieur des terres et jusque sur les montagnes. Pourtant l'origine marine de ces fossiles a été proposée depuis l'Antiquité païenne (les fossiles d'huîtres du Néogène méditerranéen sont si aisément reconnaissables comme marins) et adoptée par les Pères de l'Église qui ont élaboré cette hypothèse du transport par le Déluge, en accord avec l'affirmation du Livre (Jérémie 5, 22) selon laquelle la mer n'a pas pu franchir la limite fixée par Dieu définitivement (cf. Ellenberger, 1988, p. 140). Luther aussi l'admet formellement, ce qui explique les contorsions intellectuelles du réformé Palissy, par respect des Écritures.

La liste des géologues véritablement documentés, commentateurs des écrits de Palissy, commence avec Barthélemy Faujas de Saint-Fond et Nicolas Gobet, qui rééditent ces ouvrages en les réunissant, en 1777, à partir des rarissimes exemplaires de la Bibliothèque royale. Plus connu pour ses *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay* (1778), avec Guettard mais publié seul, et pour sa description des environs de Maastricht (1799), c'est en tant que représentant de la balbutiante science géologique – le mot apparaît en français en 1778-1779 – que Faujas de Saint-Fond souligne les mérites de Palissy dans les domaines de la paléontologie (fossilisation des mollusques), de la formation des roches (diagenèse, cimentation) et de l'hydrogéologie. En revanche, il ne s'éloigne pas de la tradition chrétienne lorsqu'il admet, contredisant Palissy, le rôle du Déluge. De même, il ne remet pas en cause la gloire attribuée à Palissy d'avoir, le premier, compris que la mer a transgressé à plusieurs reprises sur l'ensemble du royaume.

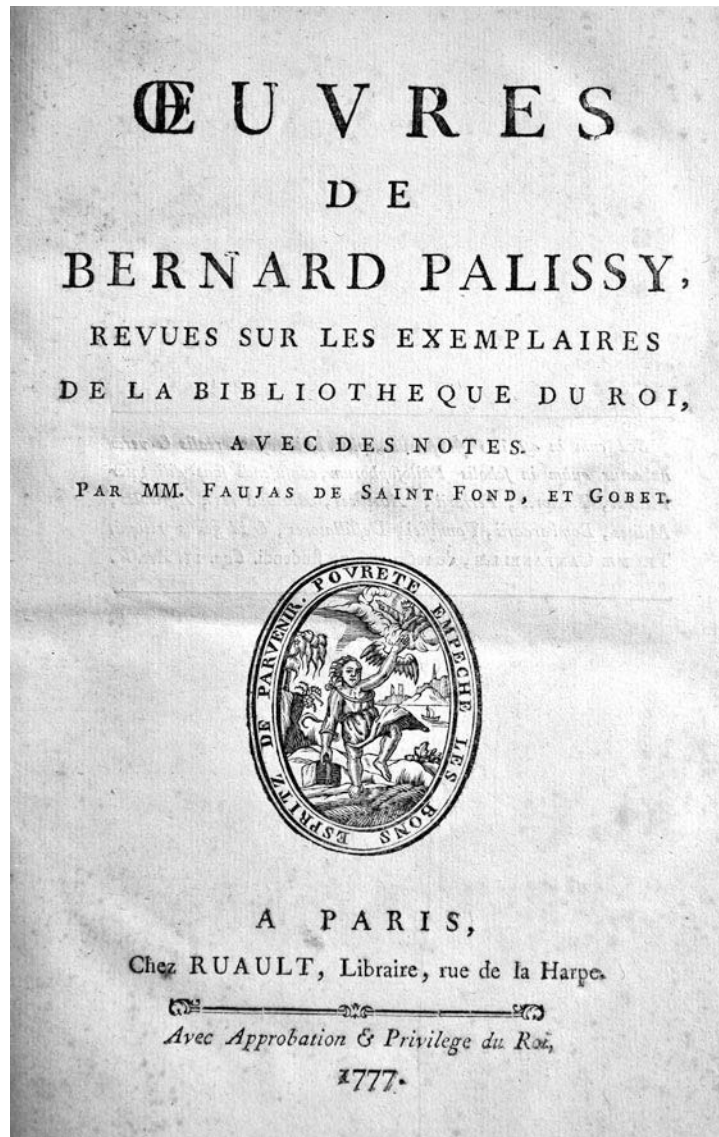


Figure 2. Frontispice de la réédition des œuvres publiées de Palissy par Faujas de Saint-Fond et Gobet (1777), supposée complète mais en désordre par rapport à la succession des livres et même des traités à l'intérieur de l'édition originale des *Discours admirables*.

Alexandre Brongniart est le responsable d'une caution géologique accordée à l'autre erreur, qui concerne, cette fois-ci, le céramiste. C'est en véritable géologue qu'il a décrit les fossiles des meulières de Montmorency (1810) et qu'il participe avec Georges Cuvier à la découverte et à la première cartographie du Tertiaire parisien (1822-1835). Mais il est aussi devenu spécialiste de la céramique, comme le montre sa nomination à la tête de la manufacture de Sèvres (en 1800). Il reconnaît dans Palissy l'inventeur de l'émail moderne, aux couleurs variées sur la même pièce, mais sa lecture des écrits de Palissy ne le porte pas à glorifier le céramiste, ni à analyser en profondeur les conceptions du précurseur de la géologie. Brongniart se fait seulement le reflet et le porte-parole de l'engouement des collectionneurs romantiques de

toutes sortes de vaisselles d'apparat de la Renaissance, dans la partie historique de son *Traité des arts céramiques* (1844). Il n'illustre pas les plats à décor naturaliste alors identifiés aux « *rustiques figulines* » de Palissy, mais les nombreuses autres productions de la Renaissance française (du XVI^e siècle et même surtout du début du XVII^e siècle), alors globalement attribuées à Palissy. Dans une note infra-paginale, il donne cependant une liste des fossiles parfaitement moulés sur nature, identifiables jusqu'au niveau de l'espèce, semés sur la plupart des plats à décor rustique alors connus, entre les couleuvres, lézards et grenouilles, écrevisses, poissons d'eau douce et coquillages marins actuels (surtout des coques). Il est donc le premier à identifier ces fossiles que j'ai cru être le premier à signaler à François Ellenberger (1988). Ignorant presque tout des fossiles de l'Éocène inférieur puisqu'il se base sur les seuls travaux paléontologiques de Lamarck (1802-1809), c'est aux espèces du Lutétien de Grignon et du Bartonien que Brongniart identifie tous ces fossiles alors qu'ils comportent des espèces typiques de l'Yprésien.

La caution de Brongniart, le plus souvent ignorée par la suite, il est vrai, n'a pas été remise en cause avant les travaux en histoire de l'art d'Isabelle Perrin (1998-2002), qui ont montré que la plupart des pièces rustiques (dont celles avec fossiles) sont d'un successeur de Palissy, difficile à situer dans le temps. C'est dire que jusqu'à 2002, tous les autres spécialistes de l'histoire de l'art ont été aveuglés, y compris Léonard Amico (1987, 1996), dont le magnifique ouvrage de 1996 réunit les plus complètes illustrations modernes de qualité et les trop rares données historiques (d'archives) sur Palissy. Ces extraits d'archives permettent de compléter les écrits autobiographiques de Bernard Palissy, abondants mais incomplets et un peu trop complaisants pour ne pas être mis en doute, qui ne font d'ailleurs aucune allusion à des moulages de fossiles, alors qu'il s'étendent sur la fidélité des répliques d'animaux variés, y compris les coquillages des côtes de Saintonge et d'Aunis. Les géologues, non plus, n'ont pas échappé à cette interprétation erronée, acceptant l'attribution de toutes les vaisselles à décor rustique à Palissy lui-même, ou à une soi-disant « *école de Palissy* », ou encore à d'éventuels successeurs proches dans le temps.

Ernest Munier-Chalmas, lorsqu'il aide Ernest Dupuy dans sa magistrale étude sur *Bernard Palissy : l'homme - l'artiste - le savant - l'écrivain* (1894, 1902) par un commentaire des *Discours admirables* (1580), souligne bien l'intérêt de Palissy pour les fossiles du Tertiaire parisien, mais sans faire allusion aux fossiles des « *rustiques figulines* ». En revanche, à propos de la définition des fossiles, une remarque lucide de Dupuy, très probablement suggérée par Munier-Chalmas, précède la dénonciation d'Ellenberger (1988) sans pour autant conduire à une rectification explicite du jugement de Fontenelle : « *Il [B.P.] s'obstine à supposer que les coquillages fossiles sur lesquels il raisonne sont uniquement des coquilles de mollusques d'eau douce* », ce qui doit être mis en relation avec un « *scrupule religieux* ». L'erreur de lecture de Jussieu, Réaumur et Fontenelle n'est donc pas identifiée, bien que la faiblesse du raisonnement de Palissy soit clairement notifiée.

On trouve encore dans *La Science géologique* de Louis de Launay (1905) un inventaire des fossiles reconnus par Palissy comme des représentants de formes actuelles de mollusques marins, d'oursins, etc., sans prise de conscience de la contradiction entre cette identification et le refus de toute transgression importante.

Enfin, la réédition des œuvres complètes de Palissy, par Paul-Antoine Cap (1843), lorsqu'elle a été réimprimée en fac-similé en 1961, est alors augmentée d'un « *Avant propos de M. Jean Orcel, Professeur de minéralogie au Muséum National d'histoire naturelle* » de Paris. Ce dernier insiste sur la valeur de la théorie de la cristallisation élaborée par Palissy, avant celle de Nicolas Sténon formulée 90 ans plus tard (1669), et sur le rôle de l'eau dans les processus géologiques et hydrogéologiques. L'influence de ces écrits sur ses contemporains est cependant jugée comme n'étant pas « *notable* » et il faut reconnaître que son oubli « *pendant plus d'un siècle* » n'a pas favorisé sa prise en compte dans l'histoire de la géologie. Ces remarques sont toujours recevables mais il faut noter que la sur-valorisation de Léonard de Vinci (1452-1519) qu'exprime Jean Orcel mériterait le même jugement désabusé : le savant et inventeur toscan est même resté plus longtemps méconnu puisque les éditions de ses carnets de naturaliste ont attendu le XIX^e siècle (cf. Ellenberger, 1988, et MacCurdy & Servicen, 1942-2000). En revanche, l'artiste Léonard de Vinci a bénéficié d'une fortune précoce (cf. Vasari, 1550), alors que celle-ci a été différée de deux siècles au moins, jusqu'à l'extrême fin du XVIII^e siècle, pour Bernard Palissy céramiste d'art.

En Amérique, Aurèle La Rocque (1957) a fait connaître aux stricts anglophones *The admirable discourses of Bernard Palissy*. Lui-même, initialement préparateur-mouleur au Service géologique du Canada, m'a signalé (1990, *in litt.*) qu'il a particulièrement admiré la qualité des moulages sur nature des « *bestioles* » des décors rustiques attribués à Palissy. Les coquilles n'ont pas autant retenu son attention, si bien qu'il est passé à côté de l'opposition que nous soulignons, après Isabelle Perrin, entre les céramiques avec ou sans fossiles. On doit même se demander si son jugement flatteur sur la fidélité des moulages ne s'adresse pas aux pseudo-Palissy, réalisateurs des plats « *au serpent dans une île, avec des fossiles* » qui étaient les plus fameux et les seuls couramment figurés jusqu'en 1998. On a vu que c'est le cas de tous les admirateurs de l'œuvre céramique de Palissy avant cette date.

François Ellenberger (1988) est donc le premier géologue à clairement ouvrir les yeux sur les contradictions d'une personnalité aussi riche que complexe. En historien des sciences géologiques débarrassé des conceptions mythiques qui ont entouré Palissy pendant plus d'un siècle et rejetant tout jugement de pertinence par référence aux connaissances actuelles (qu'il considère à juste titre comme un raisonnement anachronique), il souligne dans les textes publiés par Palissy – surtout dans les *Discours admirables* – les innovations reconnues et il passe en revue les possibilités d'influence sur les « *savants* » ultérieurs. Dans l'œuvre alléguée du céramiste, il signale et développe malheureusement l'utilisation de fossiles parisiens (d'après Plaziat, alors inédit). Les textes relus de façon critique révèlent bien des conceptions nouvelles

ou redécouvertes à partir d'observations personnelles, qui en font un véritable précurseur en ce qui concerne l'interprétation de la nature biologique des fossiles, le mode de fossilisation et de lithification des dépôts sédimentaires carbonatés passant par une précipitation minérale dans une micro-porosité et, plus généralement, le rôle de l'eau dans les processus diagénétiques, les relations topographiques de superposition des dépôts (sinon la stratification), la circulation souterraine de l'eau, etc.

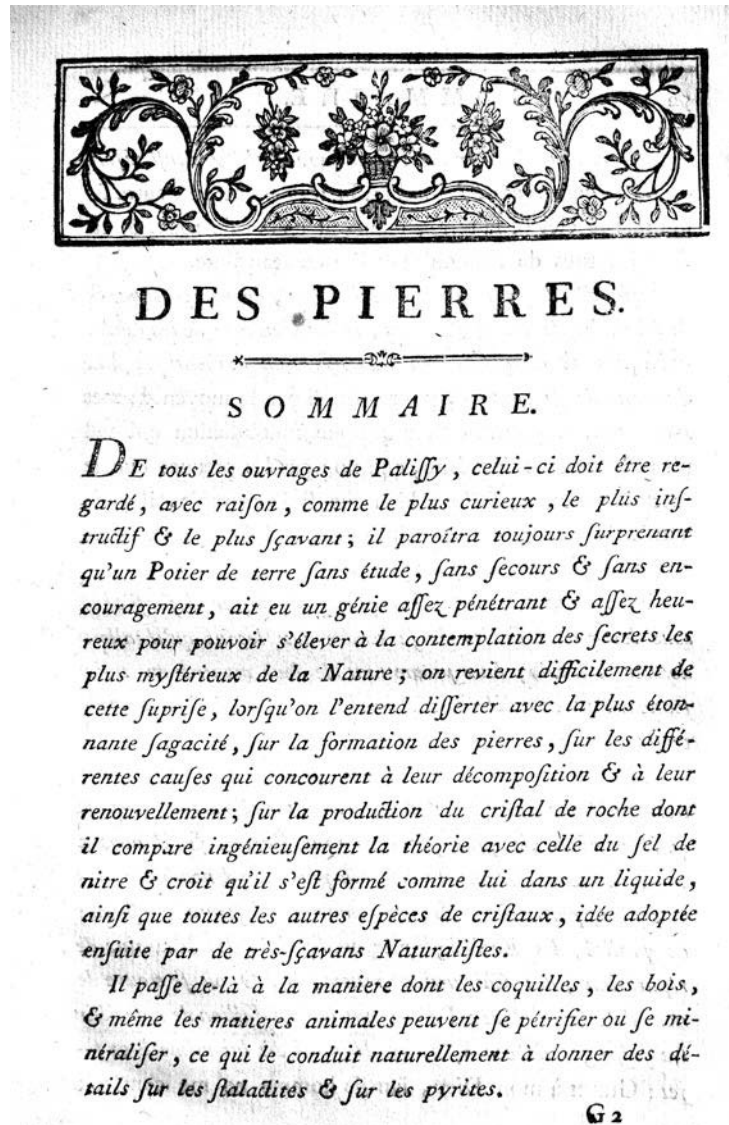


Figure 3. L'introduction au traité *Des pierres* de la réédition des *Discours admirables*, dont le sommaire par Faujas de Saint-Fond donne une idée tronquée, qui escamote les réflexions de Palissy sur le rôle du Déluge et l'identification des fossiles.

On a compris que c'est la combinaison d'un rejet du Déluge et de toute transgression marine qui l'ont malheureusement amené à la théorie irrecevable de milieux de vie continentaux (lacustres ou fluviatiles) pour les coquilles fossiles morphologiquement semblables aux coquilles

marines actuelles, y compris les oursins. C'est une erreur dramatique aux yeux du lecteur cultivé d'aujourd'hui. Et pourtant, les travaux parmi les plus modernes ont montré que ce n'est pas fondamentalement impossible (cf. les espèces lagunaires adaptables aux lacs salés intracontinentaux du Sahara – voir Plaziat, 1991 – qui ont fait fantasmer sur des transgressions quaternaires jusqu'au milieu de l'Afrique, et les convergences de forme et d'ornementation avec des genres marins, d'espèces actuelles de gastéropodes du lac Tanganyika et des fossiles du Miocène lacustre d'Amazonie, cf. Vonhoff *et al.*, 1998). On voit qu'il ne convient pas de se moquer à partir des idées reçues les plus communes, mais il apparaît évident, sur ce point, que Palissy se laisse aussi emporter par des intuitions sans fondement. C'est hélas le cas pour les fossiles qu'il envisage, des rudistes aux cardinies qu'il décrit si bien, des cérithes aux potamides reconnaissables et, surtout, pour les oursins qu'il identifie par leur similitude avec les actuels, qui sont tous indéniablement marins.

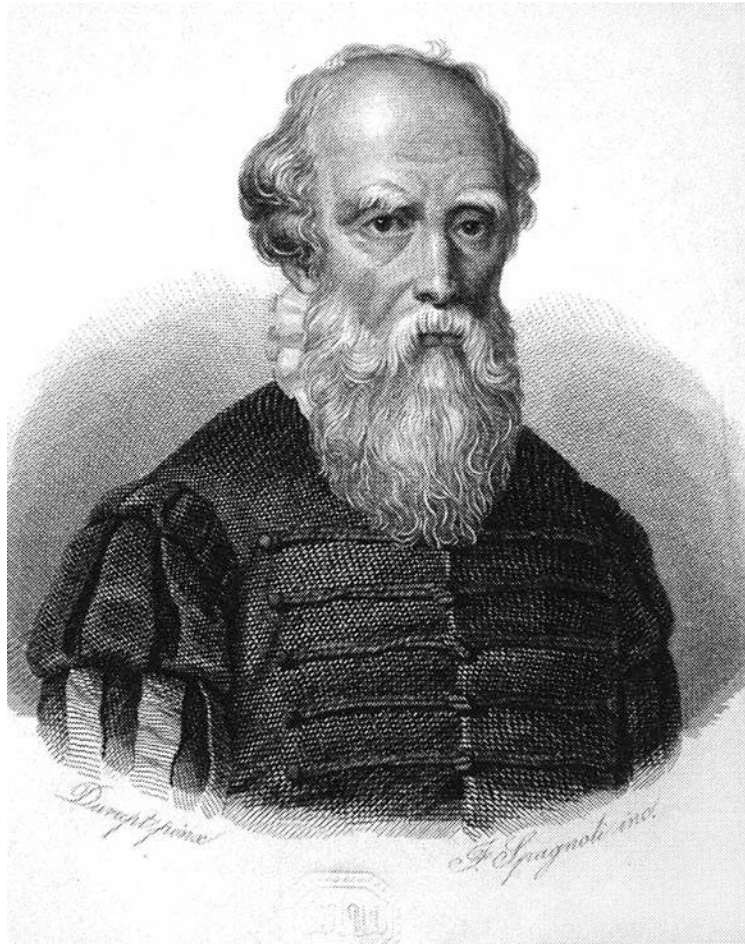


Figure 4. Un des nombreux portraits imaginaires du XIX^e siècle. N'est-il pas admirable, ce vieillard qui vient de donner son cours aux plus hautes sommités de son temps ? Tous les artistes d'alors s'accordent à lui attribuer cette respectable calvitie et une barbe de patriarche, mais il ne faut pas oublier qu'on ignore tout de son physique. Ce portrait manifeste seulement le grand respect qui a accompagné la redécouverte de ses écrits et la réputation d'une œuvre de céramiste indûment attribuée.

Il semble bien que, pas plus que les découvertes géniales de Léonard de Vinci en matière de géologie, celles de Palissy n'ont eu, de son vivant et dans le siècle qui a suivi, les lecteurs qui importaient : Francis Bacon et Pierre Gassendi, peut-être – qui n'en ont pas retenu grand-chose, en tout cas – mais assurément pas Nicolas Sténon (Niels Steensen, 1638-1686), que l'on préfère généralement considérer comme le premier concepteur des principes de la géologie stratigraphique, publiés (dans le *De solido intra solidum*, 1669) près d'un siècle après les écrits d'ailleurs moins explicites de Leonardo et de Palissy. En ce qui concerne Palissy, la période d'oubli du « *savant* » dure donc tout le XVII^e siècle et même le début du XVIII^e (jusqu'en 1718). Ses redécouvreurs ont naturellement eu tendance à surestimer, en raison d'un certain chauvinisme, alors surtout anti-anglais, les mérites du personnage qu'ils considéraient, avec raison, comme injustement oublié. C'est le même chauvinisme qui explique en partie la renommée excessive de Palissy au XIX^e siècle, qui, débordant le domaine scientifique, valorisa ses autres titres de gloire : l'héroïsme du protestant persécuté jusqu'à l'emprisonnement (et la mort), l'opiniâtreté de l'inventeur en technologies nouvelles, sacrifiant sa vie de famille au succès de son obsession (la technique de l'émaillage), et enfin sa révolte intellectuelle anticonformiste contre l'immobilisme de la glose scolastique .

Bernard Palissy, le céramiste

Même si c'est d'abord à travers une prise en compte du savant que le monde cultivé s'est enthousiasmé pour Palissy, la plus grande vague d'engouement est portée par la redécouverte, au début du XIX^e siècle, du céramiste autoglorifié par ses écrits.

La nouvelle sensibilité aux productions artistiques du Moyen Âge et de la Renaissance fait du Romantisme une des clés de l'intérêt d'un public élargi. Celui-ci ne peut pas s'appuyer sur des catalogues d'anciennes collections qui authentifieraient les céramiques, ni sur ses écrits délibérément discrets en ce qui concerne la vaisselle d'apparat à décor rustique que l'on a trop rapidement considérée comme les seules « *rustiques figulines* ». De la fin du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e, on lui attribue donc toutes les vaisselles de « *style Renaissance* », y compris celles, à décor géométrique, dites céramiques de Saint-Porchaire, ou encore celles illustrées de scènes mythologiques ou religieuses. À défaut de signature, un tel emballement ne pouvait s'appuyer que sur des intuitions qui se sont révélées plus ou moins tardivement erronées. Par exemple, en ce qui concerne les céramiques de Saint-Porchaire, attribuées à Palissy parce qu'un plat à décor géométrique typique, très complexe, mais également orné de lézards et d'un nœud de serpents moulés (au Louvre, OA3934a), fut longtemps considéré comme étant indiscutablement une des œuvres de Palissy (Migeon, 1896). Aujourd'hui il n'est plus possible de l'attribuer à son atelier (Perrin, 1997). Ce type de faïence (ce n'est pas une véritable porcelaine bien que façonnée à partir d'une argile kaolinique du Poitou, absente de Saintonge) est pourtant, en partie au moins, datable du règne de Henri II (1547-1559) c'est-à-dire contemporaine du temps où Palissy était actif à Saintes (de 1530 à 1565) ; mais c'est la période où il peinait encore à

mettre au point les techniques du potier, la cuisson et l'émaillage qui ont fait sa gloire. Il n'est cependant pas étonnant que la pratique du moulage des petits animaux « *sur nature* », que Palissy semble bien avoir introduite dans le monde des céramistes, ait impressionné et influencé les potiers du Poitou (à Saint-Porchaire), comme elle a été reprise en Saintonge, à La Chapelle-des-Pots (à 7 km de Saintes), où l'on a retrouvé de très rares fragments de décor d'applique également moulés sur nature (une couleuvre enroulée et une partie d'écrevisse ; Hugoniot, 2002). Ces tessons pourraient même provenir de l'atelier où Palissy déclare avoir fait réaliser ses premières cuissons, avant de maîtriser l'émaillage dans un four de sa fabrication, à Saintes, où sa persévérance a abouti à la création des « *rustiques figulines* » « *dans le style de Saintes* ».

On peut donc admettre que Palissy a eu une réelle influence sur les céramistes ses contemporains, mais il est impossible d'étendre à d'hypothétiques successeurs (à la « *fin du XVI^e siècle ou au tout début du XVII^e* », selon l'affirmation d'Isabelle Perrin, 1998, acceptée par la plupart des conservateurs de musées) une production d'ateliers (plusieurs séries de plats identiques à quelques détails près) qui a été considérée, depuis le début du XIX^e siècle, comme la production la plus typique de l'atelier des Palissy (père, fils et gendre). Il s'agit des plats ovales au serpent ondulant (plus rarement lové ou remplacé par un lézard) dans l'axe d'une île entourée d'un courant d'eau aux poissons d'eau douce (avec ou sans source jaillissante en bordure du creux), dont l'aile est surtout peuplée d'animaux terrestres, lézards, grenouilles, insectes (mais aussi écrevisses). C'est ce que nous avons proposé de nommer les « *plats au serpent dans une île, avec des fossiles* ». Les coquillages sont semés sur les « *domaines terrestres* », mais les coques marines (*Cerastoderma edule*) et les fossiles, tous marins, y sont intimement mêlés. Il n'est pas une figuration de Palissy du XIX^e ou du XX^e siècle, si nombreuses à cette époque où il est montré en exemple à la jeunesse – statue ou illustration – qui figure le héros sans une représentation d'un des plats montrant la couleuvre dans une île, des lézards et des écrevisses... même si c'est sans la représentation identifiable des fossiles ou même des coquillages marins qui leur sont toujours associés sur les véritables plats (Plaziat, 2009, fig. 1 et 3 et Plaziat, 2011). C'est bien la preuve que cette production de « *rustiques figulines* », qui n'a rien à voir avec les ateliers de Palissy, s'est substituée, dans l'imaginaire collectif, à la production véritablement palisséenne que l'on qualifie, depuis le XVI^e siècle, de « *manière de Saintes* ».

Le décor rustique inventé à Saintes peut être aujourd'hui défini à partir de quelques plats ovales (« *bassins* », « *vaisseaux* ») et pichets des collections publiques (du Louvre et surtout du musée des beaux-arts de Lyon) et de plus rares épaves rustiques récoltées lors des dernières fouilles (1984-1990), dans l'atelier parisien de Palissy, dont l'activité est limitée à la durée de son séjour près du chantier du palais, pour l'élaboration du décor du jardin des Tuileries, entre 1566 et 1572. L'authenticité des « *rustiques figulines* » comportant des coquilles marines variées, mais aucun fossile, a été démontrée par Dominique Poulain (1993), à partir du seul fragment de plat décoré de lézards et de coquilles, non émaillé, extrait des fouilles de 1984, dans la cour du carrousel du Louvre, et présenté actuellement dans la galerie de l'histoire du Louvre (après qu'on l'a cru égaré, voir Plaziat, 2009, fig. 7). Il a été identifié par de nombreux détails, comme identique

à une partie de l'un des plats plus parfaits des collections de Lyon. En dehors de l'absence de fossiles moulés dans les produits de fouilles, absence reconnue aussi par Perrin (1998) dans cet ensemble de dix pièces authentiques, il existe une homogénéité du répertoire animalier et végétal qui permet de distinguer cet ensemble de celui des plats « *au serpent* (ou lézard) *dans une île, avec des fossiles* ». On peut aussi souligner la fidélité des moulages sur nature (animaux fraîchement tués) de lézards verts et gris, de couleuvres ondulant, mais aussi de noeuds de couleuvres (et exceptionnellement de vipères), de grenouilles (deux formes de taille différente), de poissons d'eau douce et même d'une petite raie et d'un crabe. Palissy a en effet associé aux écrevisses et autres animaux d'eau douce ou terrestres des espèces marines qui ne figurent pas sur les plats avec fossiles. Enfin, on a beaucoup insisté sur la petite tortue d'eau douce, la cistude d'Europe, espèce commune au sud de la Loire, ce qui est bien en accord avec une production en Saintonge, comme le sont les coquillages marins de l'Atlantique qui lui sont associés : les bivalves sont principalement des bucardes (cardium plus gros que la coque *Cerastoderma edule*) et des pétoncles (*Chlamys* sp.). Les coquilles peu bombées de ce pectinidé sont très souvent chevauchantes, ce qui n'a jamais été observé sur les plats avec fossiles, dont les pétoncles sont d'ailleurs absents, comme le sont les praires (*Venus verrucosa*), les nasses (*Nassa reticulata*) et de petits bulots (*Buccinum undatum*, le buccin), qui figurent aussi sur les briques destinées à la grotte des Tuileries, avec de rares coquilles juvéniles du grand strombe des Antilles. C'est l'absence de fossiles du Tertiaire parisien dans le produit des fouilles des Tuileries (réserves du musée d'Écouen, personnellement examinées) et l'origine saintongeaise possible de tous les animaux dont les matrices de moulage ont été trouvées qui nous ont conduit à proposer que Palissy devait se consacrer à la grotte, exclusivement, à partir de son installation aux Tuileries et ce jusqu'en 1572.

Mais ce qui est encore plus frappant et qui a été jusqu'à présent négligé, c'est l'absence totale de rameaux foliés et de frondes de fougères disposés de façon rayonnante sur le marli (l'aile) des plats que l'on attribue avec certitude à la « *manière de Saintes* ». L'organisation du décor selon l'axe de symétrie de l'allongement de ces « *bassins* » s'oppose donc à la disposition rayonnante des végétaux alternant avec des coquilles sur les plats avec fossiles (voir Plaziat, 2011, fig. 2). On peut même proposer que c'est cette organisation du décor qui distingue le plus immédiatement les œuvres de Palissy de celles avec fossiles du pseudo-Palissy, et même des créations des « *palissystes* » de la fin du XIX^e siècle, qui sont visiblement influencés par celui-ci, du moins à leurs débuts. Ces derniers, anonymes ou représentants avoués des « *écoles* » de Tours, d'Angoulême et de Paris, ont cependant échappé bien souvent à ce poncif, pour sculpter et modeler des scènes dynamiques, en haut relief, situant les petits animaux terrestres et d'eau douce (y compris des salamandres, absentes des œuvres de Palissy et des utilisateurs de fossiles) dans un décor de végétaux plus ou moins luxuriant. Les coquilles sont alors fort logiquement choisies dans les peuplements continentaux (limnées et petits escargots à ornementation en bandes), ce qui accentue encore les divergences. En revanche, les imitations les plus fidèles du modèle « *à la couleuvre dans l'île* », comme celles de Georges Pull, après 1859 (voir Amico, 1996, fig. 195), ne comportent que des coquilles marines actuelles (pectens et

turritelles), absentes aussi des vaisselles rustiques de Palissy, en plus des coques et autres cardiums qui sont communs à toutes les productions.

Le moulage sur nature de petits animaux et de plantes n'est certes pas une caractéristique discriminante. Héritée des orfèvres et fondeurs de bronze du XV^e siècle (Kris, 1926/2005), c'est la technique de réalisation du décor rustique la plus parfaitement fidèle à la nature, que des céramistes plus généralement modelers, comme Pull ou Avisseau, ont parfois maîtrisée et qui est systématique mais non exclusive (les insectes sont modelés) du créateur inconnu des plats aux fossiles (notre pseudo-Palissy) et du « *Maître du Dragon* » (qu'Amico a nommé « *Maître du Griffon* ») qui lui a fort vraisemblablement succédé (ou l'a copié), car il utilise les mêmes fossiles.

On doit cependant admettre que Palissy a innové en traduisant en œuvres céramiques, par moulage, ce qui était la mode des décors « *rustiques* » qui apparaît au XV^e siècle et s'étend jusqu'à cette partie de la Renaissance (XVI^e siècle) que l'on a nommée le « *Temps du Maniérisme* ». Depuis longtemps, les orfèvres ont perfectionné cette technique du moulage sur nature des petits animaux, mais Palissy semble s'en être fait une spécialité élargie en l'adaptant à tout support céramique et non seulement à la vaisselle d'apparat. C'est bientôt dans le décor d'édifices comme les grottes et les fontaines monumentales de jardins que la virtuosité de Bernard Palissy est reconnue. En tout cas à partir de 1556, date à laquelle Anne de Montmorency lui commande une grotte pour un de ses châteaux. C'est donc probablement cette spécialité d'« *architecte de terre* » qui lui a valu, en 1563, le titre d'« *inventeur des rustiques figulines du Roy* » (Charles IX), manifestation d'une protection royale obtenue par l'intermédiaire du duc de Montmorency, le sésame qui lui a permis de sortir de la prison de Bordeaux. Mais c'est par le décor à reliefs naturalistes de vaisselles d'apparats qu'il s'est d'abord fait connaître, assurément avant 1556, puisqu'il est généralement admis que le plat acheté par Henri II était « *de la façon de Xaincte* » (Saintes), mais surtout parce qu'un inventaire des collections d'Anne de Montmorency de la même année utilise cette formule expressément, faisant référence aux petits animaux moulés. L'appellation « *façon de Xaincte* » n'apparaît d'ailleurs plus dans les archives après 1556. En revanche, Bernard Palissy, comme son fils Mathurin en 1574, est qualifié de « *grotier et architecte des rustiques figulines du Roy et de la royne sa mère* », ce qui permet d'affirmer que la dénomination de « *rustiques figulines* » s'applique à toutes les céramiques ornées d'animaux et de plantes moulées sur nature et émaillées : des fameuses grottes et fontaines aux pièces moins ambitieuses comme les médailles, les « *rochers* » (surtouts de table ?) ou le « *poille* » de Sedan et une partie seulement de la vaisselle, après celle en « *façon de jaspe* », dont la vente a nourri sa famille, à Saintes. Si Bernard Palissy travaille avec ses fils, puis son gendre, on est loin d'une collaboration permanente et durable comme dans l'« *entreprise Brueghel* » (cf. P. Van den Brink, 2001), produisant des copies du maître pendant plus de cinquante ans, ou celles des Della Robbia, également céramistes, actifs en France et en Italie ; du moins en ce qui concerne la vaisselle d'apparat puisque Mathurin poursuit les travaux dans le jardin des Tuileries.

Cette vaisselle rustique est encore jugée comme assez précieuse, en 1590, pour justifier sa prise en compte dans l'inventaire des objets estimables d'un vol attribué aux ligueurs (cf. le document 41 d'Amico, 1996, p. 328), mais elle est qualifiée d'« *antiquaille* » vers 1605, par Jean Héroard, le médecin-précepteur du jeune Louis XIII, qui s'étonne cependant qu'on prenne le risque de la laisser entre les mains d'un jeune enfant.

En revanche, l'attribution des plats aux couleuvres dans l'île (et fossiles) à des successeurs de Palissy de la « *fin du XVI^e au début du XVII^e s.* » (selon Perrin, 1998) ou « *du XVII^e siècle* » (selon Amico, 1996) semble essentiellement fondée sur la découverte d'un plat rustique avec fossiles, invraisemblablement barbouillé de traits bleus et jaunes, qui porte à son revers la signature I.E.A et la date 1638 et qui serait déjà une copie du modèle aux fossiles initialement sans barbouillage (Amico, 1996, fig. 104 ; à comparer avec sa figure 103). À mon avis, il s'agit plutôt d'une aimable escroquerie du XIX^e siècle, mais, puisqu'il s'agit du seul représentant daté des plats avec fossiles, il était tentant d'en faire une production tardive (ou une copie par surmoulage) de ce modèle qu'Amico n'hésite donc pas à situer avant cette date. Tous les plats avec fossiles devraient donc être antérieurs à 1638. Ce n'est pourtant pas exactement l'avis de Léonard Amico, qui a isolé une partie tout à fait typique de cet ensemble homogène (avec fossiles), qu'il attribue à son « *Maître du Griffon, XVIII^e siècle (?)* » ou « *XVII^e-XVIII^e siècles (?)* » et qui est définie à partir d'une sorte de marque de fabrique (en réalité un petit dragon en faible relief, parfois associé à un nid aux minuscules oisillons) placée entre les plantes et les fossiles, sur l'aile des plats (voir Plaziat, 2011, fig. 5c). Il suggère même que ces pièces rustiques pourraient provenir d'Avon (cf. les fabriques de faïence de l'École de Fontainebleau du début du XVII^e s.) ou de Normandie, près de Lisieux (Manerbe ou Pré d'Auge), encore plus tardivement.

Toujours selon Amico (1987,1996), qui a produit les premières datations par thermoluminescence – un âge inférieur à 250 ans – et des considérations sur les dates d'entrée de pièces représentatives dans les collections (à partir de 1825) permettent de situer l'activité du « *Maître du Griffon* » peu avant ou au tout début du XIX^e siècle. Aucune autre datation n'a permis de distinguer des pièces « *aux couleuvres dans une île* » avec fossiles moulés (et insectes non moulés) qui puissent correspondre à la période saintongeaise (1530-1566) ou à la période parisienne (1566-1572). Pourtant Amico présente comme authentiques deux exemplaires de plats au même décor, aux couleurs étonnantes parce qu'exceptionnelles : les fossiles cuiso-lutétiens, dont de petites *Venericardia planicosta*, sont colorés en bleu-roi sur fond blanc (Musée national de la céramique de Sèvres - MNC 3145) ou en blanc sur fond jaune d'or (Musée Paul Getty de Malibu - 88 DE 63). La qualité des moulages sur nature (surtout des lézards, poissons, grenouilles, écrevisses) et la finesse de l'émaillage sont considérées par Amico comme des critères suffisants pour permettre de les séparer des productions supposées plus tardives, de qualité, mais comportant en plus des modelages d'insectes (libellules, papillons, hannetons), d'ailleurs fort maladroitement sculptés, qu'il rattache pour cela aux créations du « *Maître du Griffon* ». En réalité, il existe même des entorses à la technique du moulage sur nature dans les

plats qu'Amico situe « *avant 1638 (?)* » ou « *peu après 1567* ». Les fossiles seraient donc, sans qu'il l'explique puisqu'il ne prend pas en compte les fossiles, compatibles avec l'atelier de Palissy ou ceux de ses successeurs les plus proches (jamais attestés par ailleurs). Il est donc clair que les critères d'attribution de la vaisselle à décor rustique à Palissy et à ses successeurs, selon Amico, ne sont pas fiables.

Isabelle Perrin, dans sa thèse (1998), affirme au contraire, sans détour, que les pièces qui comportent des coquillages fossiles « *ne sont en fait pas ses productions* ». Passant en revue les interprétations antérieures, elle signale qu'Alexandre Brongniart (1844) a cru reconnaître des fossiles du Lutétien parisien, Tainturier (1863) des fossiles du Miocène de Gironde et Plaziat (1990, mais aussi dans Ellenberger, 1988) des fossiles du Cuisien et du Lutétien, tous ces auteurs tenant les fossiles comme de bons indicateurs des productions de Palissy. On a déjà vu que j'ai changé d'avis. En effet, les espèces incontestablement cuisienues (Éocène inférieur = Yprésien supérieur) ne paraissent pas compatibles avec ce que l'on sait de la découverte tardive des gisements fossilifères de ce niveau, car c'est seulement à partir du début du XIX^e siècle qu'on a décrit leurs fossiles (Deshayes, 1824-1837), après ceux du Lutétien décrits par Lamarck (1802-1809) (cf. Plaziat et Guérin, 2011). C'est probablement ce qui a induit en erreur Alexandre Brongniart qui, en 1844, ignorait alors les dernières acquisitions de la paléontologie parisienne. D'autre part, nous avons vu que l'absence totale de fossiles dans les très nombreux moulages d'animaux isolés ou assemblés en éléments de décor, extraits des fouilles des Tuileries, paraît un argument tout aussi déterminant. La convergence de ces diverses données m'a donc conduit à récuser toutes les pièces de vaisselle à décor rustique et mythologique comportant des fossiles comme d'authentiques productions de Palissy. Cette réfutation des conclusions de mes premiers travaux (1990, 1997) a été mûrie avant 2002, date à laquelle la thèse d'Isabelle Perrin (1998) est devenue accessible aux chercheurs non spécialisés ; mais la priorité de ce chercheur ne saurait être contestée. Par la suite, je me suis contenté de souligner l'importance de cette nouvelle conclusion (2006, 2009, 2010, 2011), mais une révision typologique des pièces de collections répertoriées, différente de la proposition d'Isabelle Perrin (1998) et portant sur un *corpus* plus complet, reste à publier sous le contrôle des conservateurs de musée qui ont pris conscience de cette nécessité. Les rapprochements de beaucoup de ces pièces avec celles que l'on a attribuées au « *Maître du Griffon* » incitent, en particulier, à entreprendre une réévaluation de la chronologie des différentes pièces avec fossiles.

En ce qui concerne l'inventeur du modèle du nouveau décor de plats (qui comporte l'île traversée par une couleuvre mais aussi les rameaux de végétaux radiaires), ce sont les fossiles moulés, s'ils sont d'origine locale, qui pourraient nous aider à localiser son atelier. En effet, les fossiles caractéristiques du Lutétien peuvent provenir de n'importe lequel des sites des faluns alors connus du grand public, que ce soit ceux de la région de Grignon (Yvelines) ou ceux de l'est du bassin tertiaire : les gisements de la montagne de Reims visités depuis le XVII^e siècle comme le Cosson (cf. Godard, 2005), ou seulement connus depuis le XVIII^e siècle, comme Courtagnon ou Montmirail (cf. Plaziat et Guérin, 2011), ou d'autres aujourd'hui disparus. En

revanche, les fossiles de l'Yprésien se répartissent entre des espèces marines, comme le *Clavilithes*, seulement fréquentes dans le Nord du Valois et le Soissonnais (cf. Mercin, Aisne), et des espèces de milieux littoraux typiquement euryhalines : les potamides. Ces derniers sont surtout connus du faciès Sparnacien (cf. les gisements de Pourcy, Sinceny), où ils ne sont pas associés aux espèces franchement marines, mais également autour de Cuise-la-Motte (Oise) : dans un niveau marin à faune mixte associant, par mélange après transport, ces potamides et ces fossiles marins, dans ce qui caractérise le faciès de Cuise. Il est donc raisonnable de penser que l'origine de tous ces fossiles, et surtout des plus rares et des plus caractéristiques que sont les potamides et le *Clavilithes*, est à rechercher dans l'extrême Nord du Valois plutôt que dans la montagne de Reims. L'atelier où l'on a conçu le décor qui les utilise pourrait d'ailleurs se situer près des affleurements d'argiles yprésiennes, connues dans ce secteur, qui auraient favorisé l'activité d'un potier de la fin du XVIII^e siècle, particulièrement cultivé : un des premiers lecteurs de la réédition des œuvres de Bernard Palissy, en 1777. Comme Faujas considérait que « Venteul » était une localité inconnue (elle correspond en réalité au gisement lutétien de Venteuil, cf. Plaziat, 2006), il n'y avait pas de raison, à la fin du XVIII^e siècle ou même au tout début du siècle suivant, d'exclure les fossiles du Cuisien d'une illustration des thèmes chers à Palissy, par un admirateur du savant des *Discours admirables*, à travers une lecture naïve mais fidèle à son esprit. C'est ce céramiste d'art que nous avons proposé de nommer le « *pseudo-Palissy* ».

Cela n'exclut évidemment pas l'imitation ultérieure de cette véritable création, par un petit nombre de profiteurs, ou simplement l'influence de ces premières pièces de céramique rustiques « à la manière de Palissy », si elles ont eu un certain succès et surtout lorsqu'elles ont été admises comme d'authentiques œuvres de Bernard Palissy et... appréciées (au sens strict) sur le marché de l'art romantique, qui commençait à être animé par de riches amateurs passionnés d'antiquités nationales. Dès lors, on doit admettre l'existence de faussaires, comme ceux dont les copies maladroites encombrant les musées d'Agen, de Saintes, de Châlons-en-Champagne, etc. Leurs modelages (et non moulages) d'animaux et fossiles les trahissent dès le premier coup d'oeil, à l'opposé des pratiques de Maître Bernard et du potier inconnu qui a combiné les innovations du jeune Palissy, le céramiste des années 1550 (il n'avait alors que quarante ans) en ce qui concerne les moulages de petits animaux, avec l'un des thèmes de recherche abordés par le vieux savant (en 1580, il avait 70 ans) : des « poissons armez *qui ne sont pas lapidifiés* » tirés de la collection de coquilles fossiles du Tertiaire parisien d'un cabinet de curiosités comme celui de Mme de Courtagnon (voir à nouveau Plaziat et Guérin, 2011).

Conclusion

Si nous rendons à Bernard Palissy tout ce qui lui revient, ses mérites nous paraissent suffisants pour en faire notre maître en tant qu'initiateur dans bien des domaines de la géologie ; en plus de la paléontologie, son apport le plus connu et le plus justement célébré. En revanche, il faut admettre des faiblesses dans son raisonnement inductif (c'est-à-dire non réellement

scientifique, dont on voit encore aujourd'hui les méfaits chez nos collègues qui minimisent la tectonique ou l'évolution). Mais ces faiblesses du raisonnement sont bien de son époque, à la charnière entre ce que l'on convient encore de distinguer : le Moyen Âge et les Temps Modernes. Descartes n'y échappe pas.

Il n'est donc pas l'inventeur des transgressions marines ni le fondateur de la stratigraphie et, dans certains cas, il a poussé trop loin les conséquences de ses justes intuitions. Mais il a réfuté avec logique les mythes des fossiles trop naïvement déclarés « *jeux de la nature* » et le pouvoir du Déluge biblique transportant les coquilles marines, loin et haut à l'intérieur des terres, des conceptions qui ont encore été défendues des siècles après lui. Il a même eu le courage de proposer un débat public, avec ses conférences de 1575.

En tant que céramiste, il est non seulement un émailleur admirable, rarement dépassé selon les spécialistes, mais on lui doit, semble-t-il, la première application aux constructions en briques de terre cuite et à la vaisselle d'apparat (non culinaire) de la technique du moulage sur nature (et non « *sur le vif* », évidemment) de petits animaux et de végétaux, dont les contre-moulages sont combinés de manière originale, dans ce nouveau type de décor rustique qu'il nomme « *rustiques figulines* », renouvelant, en changeant de support, une mode alors vieille de près d'un siècle. Ses découvertes concernant le moulage et surtout l'émaillage ont constitué un mérite suffisant pour que les céramistes d'art actuels en fassent aussi leur « *patron* » (cf. le musée Bernard Palissy de Lacapelle-Biron, Lot-et-Garonne, qui ne contient pas une pièce authentiquement palisséenne mais qui vient de susciter un hommage des céramistes créateurs d'aujourd'hui), même si l'on y a encore du mal à exclure de sa production les trop fameuses vaisselles décorées de fossiles (cf. la vidéo-projection du musée).

On est loin du « *saint laïc* », devenu légendaire à travers les livres d'histoire de l'enseignement primaire des siècles précédents, depuis qu'il a été célébré par Jules Michelet comme le héros brûlant ses meubles et le vieillard donnant des leçons de civisme au roi de France, à l'intérieur de sa prison de la Bastille. Nous sommes revenus à l'artisan passionné d'innovations, sans éducation classique, qui redécouvre par conséquent la nature et ses mystères sans l'aide des Anciens, tant vantés à la même époque par les humanistes. Il a l'inconscience, digne des plus grands esprits de la Renaissance, d'offrir à ses contemporains (par ses écrits et ses leçons publiques), aux agriculteurs, aux artisans potiers comme aux « *savants* » de son temps, le fruit de ses réflexions : une vision renouvelée des matériaux de la Terre, un peu trop en avance pour être appréciée à sa juste valeur : un siècle trop tôt puisqu'au XVII^e siècle, pendant lequel la géologie prend véritablement naissance, il était déjà totalement oublié. Redécouvert seulement au cours du XVIII^e siècle, il a même fallu attendre la fin du XX^e siècle pour que l'image de ce précurseur indéniable soit débarrassée des mythes surajoutés pendant les deux derniers siècles. Au lendemain du 500^e anniversaire de sa naissance (1510-2010), il reste encore à faire admettre à tous les géologues sa place au premier rang des précurseurs européens non miniers des sciences de la Terre (tant Léonard de Vinci lui fait de

l'ombre), mais aussi à persuader tous les spécialistes de l'histoire de l'art que les géologues sont réellement fondés à participer à une révision des céramiques rustiques aux fossiles moulés sur nature, dans le cadre de la collaboration pluridisciplinaire qui s'engage.

Références

- AMICO, L.N. (1987). Les céramiques rustiques authentiques de Bernard Palissy. *Revue de l'Art*, **78**, p. 33-69.
- AMICO, L.N. (1996). *A la recherche du Paradis terrestre, Bernard Palissy et ses continuateurs*. Flammarion, Paris, 256 p.
- AUBIGNÉ, T. AGRIPPA d' (1616-1620). *Histoire universelle*. Maille. 3 t. ; réédité par A. de Ruble, en 10 vol., Paris, 1886-1909.
- BRONGNIART, A. (1810). Mémoire sur les terrains qui paraissent avoir été formés sous l'eau douce. *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, Paris, **15**, p. 357- 405.
- BRONGNIART, A. (1844). *Traité des arts céramiques ou des poteries considérée dans leur histoire, leur pratique et leur théorie*. Béchet jeune, Paris, 3 vol., XXVII + 592 p., 706 p., Atlas.
- CAP, P.-A. (1843). *Œuvres complètes de Bernard Palissy, édition conforme aux textes originaux imprimés du vivant de l'auteur*. Dédié à A. Brongniart. Dubrochet, Paris. Réédition (1961), Librairie scientifique et technique Albert Blanchard, Paris, 431 p.
- CUVIER, G., BRONGNIART, A. (1822, 1835). *Description géologique des environs de Paris*. Dufour et d'Ocagne, Paris. 3^e éd. par Al. Brongniart. 685 p., cartes, coupes, pl.
- DESHAYES, G.-P. (1824-1837). *Description des coquilles fossiles des environs de Paris*. Levraut, Paris, 814 p.
- DUPUY, E. (1894). *Bernard Palissy. L'homme, l'artiste, le savant, l'écrivain*. Lecène, Oudin et Cie, Paris, éd. revue en 1902 ; réimpression Slatkine, Genève, 1970, VIII + 343 p.
- ELLENBERGER, F. (1988). *Histoire de la géologie, t. I : Des Anciens à la première moitié du XVII^e siècle*. Lavoisier Tec & Doc, Paris, Londres, New York, 352 p., 14 fig.
- FAUJAS DE SAINT-FOND, B. (1778). *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay ; avec un discours sur les volcans brûlans...* Grenoble, 460 p.
- FAUJAS DE SAINT-FOND, B. (1799). *Histoire naturelle de la Montagne de Saint-Pierre de Maestricht*. Chez J.J. Jansen, Paris, 263 p.
- FAUJAS DE SAINT-FOND, B., GOBET, N. (1777). *Œuvres de Bernard Palissy, revues sur les exemplaires de la bibliothèque du roi, avec des notes par F. de Saint-Fond et Gobet*. Chez Ruault, libraire à Paris, LXXVI + 734 p.

- FONTENELLE, B. LE BOVIER de (1720). Sur des coquilles fossiles de Touraine. *In Histoire de l'Académie Royale des Sciences. Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, Paris, **II**, p. 5-9.
- GODARD, G. (2005). Le discours sur les coquilles de mer qu'on trouve en terre ferme, particulièrement en Champagne, adressé à Peiresc dans les années 1630. *Bulletin d'Information des Géologues du Bassin de Paris*, **42**, (4), p. 26-32.
- HÉROARD, J. (1989). *Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII*, édition établie par M. Foisel. Fayard, Paris, 2 vol., 3127 p.
- HUGONOT, J.-Y. (2002). *Terres de Saintonge. L'Art de la poterie, XII^e-XIX^e siècle*. Somogy éd. d'Art, Paris, 251 p.
- JUSSIEU, A. de (1719). Examen des causes des impressions des plantes marquées sur certaines pierres... dans le Lionnois. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, Paris, **I**, année 1718, pp. 287-297, pl. 13-14.
- KRIS, E. (1926-éd. française 2005). - *Le style rustique. Le moulage d'après nature chez Wenzel Jamnitzer et Bernard Palissy* (1926). Nouvelle traduction de l'allemand par C. Jouanlanne. Macula, Paris, 293 p., 165 fig.
- LAMARCK, J.-B. MONET de (1802-1809). Mémoires sur les fossiles des environs de Paris. *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, Paris, **1-14**, 284 p.
- LA ROCQUE, A. (1957). *The Admirable Discourses of Bernard Palissy*. Univ. of Illinois Press., Urbana. VI + 264 p.
- LAUNAY, L. de (1905). *La science géologique. Ses méthodes, ses résultats, ses problèmes, son histoire*. Armand Colin, Paris, 750 p.
- MACCUDY, E. & SERVICEN, L. (1942-2000). *Les carnets de Léonard de Vinci*. Gallimard. T. 1 : 667 p.
- MICHELET, J. (1855). *Histoire de France. La Ligue et Henri IV. In Œuvres complètes*. P. Viallaneix éd., 21 vol., Flammarion, Paris. Réédité par P. Petitier (2008). Edition des Équateurs, Paris. Vol. **XI**.
- MIGEON, G. (1896). Bernard Palissy ou « Saint-Porchaire ». *Gazette des Beaux-Arts*, (3), **15** (1), p. 382-387.
- PALISSY, B. (1563). *Recette véritable*. La Rochelle, B. Berton. Réédition avec préface de F. Lestringant, texte établi et annoté par F.L. et C. Barataud. Macula, Paris, 1996, 313 p., 40 fig.
- PALISSY, B. (1580). *Discours admirables, de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux. Avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles. Plus un traité de la marne, fort utile et nécessaire pour ceux qui se mellent de l'agriculture. Le tout dressé par dialogues, esquels sont introduits la théorie et la pratique*. Paris, Martin le Jeune, 361 p. + 23 p. de tables.

- PERRIN, I. (1997). À la manière de ... in Collectif – *Une orfèvrerie de terre. Bernard Palissy et la céramique de Saint Porchaire*. Catalogue de l'Exposition, Musée national de la Renaissance, Château d'Écouen, 24 sept. 1997-12 janv. 1998. Ed. de la Réunion des Musées nationaux, p. 29-39, 9 fig.
- PERRIN, I. (1998-2001). *Les techniques céramiques de Bernard Palissy*. Thèse Université Paris IV. 371 + 170 p., 127 fig., éd. par Septentrion, Lille, Presses universitaires, thèse à la carte (2001).
- PLAZIAT, J.-C. (1990). Les fossiles du Tertiaire parisien dans l'œuvre de Bernard Palissy. *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, (3), **IV (8)**, p. 79-84.
- PLAZIAT, J.-C. (1991). - Paleogeographic significance of the Cardium, Potamids and Foraminifera living in intra-continental salt lakes of North Africa (Sahara Quaternary, Egypt Present lakes). *Journal of African Earth Sciences*, **12 (1-2)**, p. 383-389, 3 fig.
- PLAZIAT, J.-C. (1997). L'importance des coquilles fossiles du Tertiaire parisien dans l'œuvre scientifique et artistique de Bernard Palissy, à la fin du seizième siècle. In GOHAU (éd.), *De la géologie à son histoire, Hommage à François Ellenberger*, CTHS (Comité des Travaux historiques et scientifiques), Paris, Mémoire **13**, p. 15-24, 2 fig.
- PLAZIAT, J.-C. (2006). Bernard Palissy (1580), premier interprète des fossiles de la Montagne de Reims : l'énigme du Lutétien de « Venteul en pays de Valois » enfin résolue. *Bulletin d'Information des Géologues du Bassin de Paris*, **43 (2)**, p. 23-31.
- PLAZIAT, J.-C. (2009). Bernard Palissy à Venteuil en Champagne : un épisode essentiel d'une biographie démythifiée. La Montagne de Reims depuis l'origine de la paléontologie et de la géologie françaises (1580-2007). *Études marnaises* (publication de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne), Châlons-en-Champagne, **124**, p. 53-111, 20 fig.
- PLAZIAT, J.-C. (2010). Bernard Palissy (1510-1590), un authentique géologue ? Près de 500 ans d'incompréhension, entre oublis et réhabilitation au premier rang des précurseurs de la géologie. *Géochronique*, n° **115**, p. 11-15, 2 fig.
- PLAZIAT, J.-C. (2011). Bernard Palissy (1510-1590) and the French geologists: a critical reappraisal concerning the founding naturalist and his rustic ceramics. *Bulletin de la Société géologique de France*, (sous presse).
- PLAZIAT, J.-C., GUÉRIN, H. (2011). Le Lutétien de la Montagne de Reims, du 18^e siècle (Courtagnon) à nos jours (Fleury-la-Rivière) : un apport essentiel à la connaissance des fossiles de l'Éocène et un espoir de renouveau. *Bulletin d'Information des Géologues du Bassin de Paris*, (sous presse).
- POULAIN, D. (1993). Les « rustiques figulines » du Musée des Beaux Arts de Lyon. *Bulletin des Musées et Monuments lyonnais*, (3-4), p. 24-47, 25 figs

- RÉAUMUR, R.A. FERCHAULT de (1720). Remarques sur les coquilles fossiles de quelques cantons de la Touraine et sur les utilités qu'on en tire. *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Paris, II, p. 400-416.
- STÉNON, N. (1669). *De solido intra solidum naturaliter contento dissertationis prodromus...* Sub signo Stellae, Florentiae, 78 p.
- TAINTURIER, A. (1863). *Les terres émaillées de Bernard Palissy*. Didier, Paris, 136 p.
- VAN DEN BRINK, P. (Ed.) (2001). *L'entreprise Brueghel*. Ludion-Bonnefanten Museum, Gand. 191 p.
- VASARI, G. (1550). *Le vite de' più eccellenti architetti, pittori, et scultori italiani da Cimabue infino a tempi nostri*. Firenze. Trad. A. Chastel, Berger-Levrault, Paris, 1985, 9 vol.
- VONHOFF, H.B., WESSELINGH, F.P., FANSEN, G.M. (1998). Reconstruction of the Miocene western Amazonian aquatic system using molluscan isotopic signatures. *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, **141**, p. 85-93.